Jeremy Prestholdt, *Domesticating the World African Consumerism and the Genealogies of Globalization*

Jean-Pierre Warnier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28729>

DOI : 10.4000/lhomme.28729

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 221-222

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Warnier, « Jeremy Prestholdt, *Domesticating the World African Consumerism and the Genealogies of Globalization* », *L'Homme* [En ligne], 190 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28729> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28729>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jeremy Prestholdt, *Domesticating the World African Consumerism and the Genealogies of Globalization*

Jean-Pierre Warnier

RÉFÉRENCE

Jeremy PRESTHOLDT, *Domesticating the World African Consumerism and the Genealogies of Globalization*, Berkeley, University of California Press, 2008, 273 p., bibl., index, ill.

- 1 ENTRE 1870 et 1888, le sultan Bargash de Zanzibar installa l'eau courante et l'éclairage public dans sa ville. Il créa une compagnie de vapeurs qui assurait des liaisons régulières avec les principaux ports de l'océan Indien. Il construisit une « Maison des merveilles » (Beit al Ajaib), sorte de foire-exposition de la modernité. Ces réalisations – la liste est loin d'être complète – démontrent l'entrée délibérée dans la consommation d'un souverain dont le petit État reliait l'Afrique orientale au reste du monde.
- 2 Jusqu'aux années 1960, la consommation a été tenue pour l'étape finale et sans enjeux des autres processus économiques. Grâce à des travaux aussi divers que nombreux – ceux de Jean Baudrillard, Daniel Roche, Daniel Miller, Jane Guyer, etc. –, il est apparu que la consommation est productrice de styles de vie, de subjectivité, d'innovations qui en ont fait souvent la locomotive du changement économique, social et culturel. Telle est la perspective générale dans laquelle s'inscrit l'ouvrage de Jeremy Prestholdt. Cet historien, enseignant à l'Université de Californie (San Diego), reconstitue la demande locale et les pratiques de consommation à Mutsuamudu, Mombasa et Zanzibar dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Loin de servir de déversoir à des surplus européens de médiocre qualité, cette partie de l'Afrique faisait preuve d'une grande autonomie, imposant ses goûts et son cahier des charges à des fournisseurs en compétition les uns avec les autres. À la lecture de ce livre, on apprend que Liverpool dépendait des producteurs de l'océan Indien pour un tiers de ses livraisons en Afrique, que la côte

orientale de l'Afrique et les Comores exigeaient des textiles indiens et américains, des porcelaines chinoises, de l'horlogerie et des équipements urbains anglais, etc.

- 3 L'ouvrage s'inspire de théories aussi éclectiques que la sémiologie de Jean Baudrillard, l'anthropologie de la consommation de Daniel Miller, les théories éliaso-bourdieusiennes sur l'*habitus* et la distinction. Il est même question de changement dans les subjectivités en référence à Michel Foucault, sans que l'auteur tente de résorber les tiraillements éventuels entre ces différentes inspirations théoriques.
- 4 Ces flottements n'écornent pas le profit qu'on peut tirer de l'ouvrage car il est précis, très bien documenté, riche en données empiriques et convaincant. On y voit le littoral africain s'engager dans le consumérisme créatif en synchronie avec une partie de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique au cours du XIX^e siècle. On voit aussi s'esquisser de multiples variantes locales de la modernité marchande. L'ouvrage confirme la complexité et la variabilité de la demande africaine déjà soulignées par des études comparables relatives à la traite transatlantique et au commerce « légitime » au cours des deux derniers siècles qui ont précédé la colonisation.
- 5 Je regrette que Jeremy Prestholdt n'aille pas jusqu'au bout de la trajectoire tracée par son livre et ne remette pas explicitement en cause l'eurocentrisme de la théorie du système mondial de Immanuel Wallerstein auquel il se rattache, alors qu'il fait des références ponctuelles à Andre Gunder Frank et à d'autres chercheurs qui ont recentré l'histoire économique mondiale sur l'Asie, et en particulier sur l'océan Indien. Car, à la lecture de ce livre, on s'interroge : les colonisations n'ont-elles pas eu pour effet de permettre à l'Europe de s'appropriier ces amorces de modernisation, d'en priver les peuples colonisés et de subordonner leur développement à ses intérêts propres ? La régression de Zanzibar après la mort du sultan Bargash et l'établissement d'un « protectorat » britannique qui n'était pas souhaité par les intéressés ne peut manquer de soulever ce type de question. L'auteur a sans doute voulu éviter d'extrapoler et de sortir du périmètre défini par son livre, celui d'une histoire rigoureuse du consumérisme africain et des « généalogies » locales de la globalisation.

AUTEURS

JEAN-PIERRE WARNIER

EHESS, Centre d'études africaines, Paris.

jp-warnier@wanadoo.fr